

Tahar BEKRI

L'affirmation et le doute, témoignage d'écriture

Par cette intervention, je voudrais apporter mon témoignage sur l'une des questions importantes posées à la littérature du Maghreb, à savoir sa vision du spirituel et les problématiques que le sacré y soulève. Non que le sentiment religieux qui la traverse soit quasi permanent dans la majorité des œuvres mais parce que le religieux est souvent confondu avec le spirituel et que l'écriture littéraire moderniste de ces dernières années, du moins, embrasse cette dualité en l'accentuant parfois dans un antagonisme conflictuel, d'autres en maintenant fortement l'ambiguïté qui la sous-tend. Ce qui n'est pas sans susciter de grands profits pour la création littéraire elle-même qui trouve dans l'interrogation son salut. Car il n'y a pas de plus mortel en littérature que la position idéologique trop sûre d'elle-même fût-elle au nom des principes les plus sacrés.

Je prendrais afin d'illustrer ces questions, si vous le permettez, deux ou trois exemples tirés de mes propres recueils où la question du spirituel habite l'écriture devenue elle-même quête, loin des réponses faciles et grossièrement doctrinaires ou idéologiques.

Le premier exemple est tiré du livre *Le Chant du roi errant* (Ed. L'Harmattan, 1985) où figure un long poème intitulé : " Les cardeurs d'absolu ". Cette suite poétique est un dialogue amoureux entre Içaf et Naïla, un homme et une femme qui se sont aimés dans l'enceinte de la Kaâba, le lieu sacré que les Arabes païens vénéraient déjà à la période pré-islamique. Selon la mythologie arabe ancienne, et on a tendance à oublier qu'il y en a eu une, c'est parce que leur amour à l'intérieur du lieu sacré a été jugé comme un péché et considéré comme une transgression de l'interdit religieux et social qu'ils furent transformés, selon les croyances, en pierres noires, corps célestes par ailleurs. Punis par les dieux, ils devinrent à leur tour des idoles vénérées. Ce qui illustre le rapport au sacré mais donne toute son importance tragique à l'amour empêché dans cette Arabie qui verra peu à peu à travers les siècles se développer dans la poésie cette thématique. De même, celle de l'amour fou, du *majnoun*, du poète amoureux fou. En écrivant ce texte, je pensais aussi à la réflexion du poète tunisien Aboulkacem Chabbi (1909-1934) qui, dans son essai, *L'imagination poétique chez Les Arabes* (1930, en arabe) ne comprenait pas pourquoi un tel couple devint vénéré selon la légende arabe : " Je ne comprends pas, dit-il, comment ils furent idolâtrés alors qu'ils subirent cette souffrance. A moins qu'avec la succession des époques et l'éloignement du temps,

l'apitoiement sur leur sort soit passé de l'amour au respect puis à l'idolâtrie " (C'est nous qui traduisons). Tout en poursuivant ce dialogue posthume avec Chabbi, je tentais de restituer à la culture arabe l'importance de sa mythologie quand Chabbi dénonçait avec fougue la pauvreté de son imagination, surtout quand il la mesurait à la mythologie grecque ou latine ou même scandinave comme il le faisait remarquer. Or ce mythe comme tous les grands mythes fondateurs définissait une si magnifique vision du sacré collectif et la volonté individuelle d'un amour sacrilège au sein même des lieux saints. Outre le fait que réécrire cette légende devint pour moi un besoin de visitation de la culture arabe ancienne et une lecture exigeante de son imaginaire, cet imaginaire qui a été longtemps tenu pour *jahily*, ignorant et primitif. Ecrire à partir de ce que le dogme religieux musulman ultérieur rejettera vigoureusement jusqu'à le diaboliser m'était devenu un acte littéraire d'affranchissement de l'emprise officielle sur l'imaginaire, par monothéisme interposé. Aussi, la vénération de cet amour sacrilège, devenu amour sacré, par ceux-là mêmes qui le condamnèrent est-elle au centre de la dimension de la souffrance qui nourrit le spirituel et lui donne cette intensité dramatique, et cela n'est pas limité à la seule culture arabe mais nous le retrouvons également dans bien d'autres littératures universelles. Par la réécriture de cet amour sacrilège, je voulais relire la vision spirituelle dans la croyance pré-islamique dans sa beauté imaginative, dégagée de l'interdit moral ou religieux que la croyance officielle cherchera à ériger en loi de l'absence d'imaginaire justement. Ce qui m'importait c'était de plonger dans la vérité humaine toute nue. L'amour cause par sa transgression du sacré le désordre mais il n'en est pas moins humain. Et c'est en cela que ce couple attira mon attention au-delà de sa dimension symbolique. Sa grandeur vient de sa faiblesse. Sa tragédie vient de sa quête de l'absolu. Peu importe les lieux, fussent-ils sacrés. Le corps même s'il est puni et transformé en pierre, fut-elle céleste, n'est-il pas la victime de la démesure des Dieux si insensibles ? Seule la souffrance est humaine, les dieux arabes comme les autres sont loin de saisir et pardonner la faute... qui rappelle une autre bien originelle celle-là, je veux dire Adam et Eve. Içaf et Naïla rejoignent ainsi la longue liste de ceux qui perdent le paradis qui est peut-être spirituellement plus élevé et plus pur pour répondre à l'appel du corps et subir les foudres et les enfers. Ici dans cette légende ils sont de pierre. Mais là encore seul l'homme est vrai dans sa tragédie.

Le deuxième exemple dont je voudrais vous parler et qui est en rapport avec notre réunion est la suite poétique " L'exil d'Ibn Hazm " tiré de mon recueil *Les Chapelets d'attache* (Ed. L'Harmattan, 1994). Cette fois, je suis allé à la rencontre d'une autre période de la culture arabe, celle de l'Espagne musulmane du 11ème siècle. Comme vous le savez, Ibn Hazm (993 - 1064) fut un grand théologien et poète, auteur de ce grand livre sur l'amour,

Le collier de la colombe. Je fais parler cet auteur de l'époque musulmane médiévale après quelques séjours passés en Espagne marqués par une émotion très forte ressentie lors de visites de certains lieux où a vécu Ibn Hazm. Ce qui m'a toujours frappé dans la biographie de ce grand auteur très combatif, dont on a brûlé les œuvres publiquement parce qu'elles ne correspondaient pas au courant officiel de l'islam au pouvoir, . Ibn Hazm fut empêché d'enseigner dans la grande mosquée de Cordoue. C'est dans son exil qu'il écrivit le livre de l'amour. Nous avons aujourd'hui presque oublié ces grands débats théologiens. La grande spiritualité d'Ibn Hazm nous parvient heureusement par ce magnifique traité sur l'amour qu'il a essayé de définir depuis Platon jusqu'à son époque. Bien sûr, il me fallait situer Ibn Hazm dans cette période des grands conflits entre les différents courants juridiques à l'intérieur de l'islam sunnite. Cette période était aussi celle du début du fanatisme dans le dogme religieux en Espagne musulmane Ce qui ne manquera pas d'amener l'intolérance et peu à peu la décadence qui sera accentuée par les conflits politico-religieux. Il serait long de développer ici tout ce qui m'habitait comme sentiments contradictoires en écrivant ce long poème tel ce sentiment que l'un des livres majeurs sur l'amour chez les musulmans est écrit par un théologien partisan du sens apparent, à la limite du rigorisme et de la raison de surface. Comment écrire cette dimension quasi mystique, à la recherche de l'absolu dès qu'il s'agit d'amour ? Mais comment comprendre l'interprétation rigoriste du théologien ? Ce contraste n'en devint pas moins intéressant pour écrire l'ambiguïté, l'insaisissable vérité, l'intériorité conflictuelle, le déchirement antagonique, l'intensité de l'exil, certes géographique, mais surtout intérieur. L'écriture de ce texte comme figure de l'exil est devenu pour moi une manière au fond d' inverser l'ordre des choses, d'interroger la réalité apparente pour aller vers les vérités plus cachées et plus profondes. La poésie n'est-elle pas plus vraie quand elle exprime l'être dans toute sa dimension ontologique ? C'est pour quitter le discours idéologique et bien sûr le discours religieux appauvri que je sentais le besoin d'interroger Ibn Hazm dans son contraste et son errance. Il s'agissait de rendre le sentiment de l'exil dans ce qu'il a de plus vrai : son drame intérieur, son intensité née du doute, de la difficile clarté, de l'impossible vérité dès qu'il s'agit de vérité divine.

L'esprit libéré affranchi est d'abord celui qui échappe à ce qui est affirmatif et qui devient très vite le discours esclave de sa propre vérité ou supposée comme telle. La poésie, me semble-t-il ne peut souffrir que la vérité religieuse tue. Quelle que soit la couleur qu'on lui donne, verte ou noire. La beauté d'un arc-en-ciel est qu'il réunit le prisme des couleurs et l'esprit poétique tel que je le conçois n'est pas en reste. La spiritualité en poésie ne m'attire que dans son écriture de la parole du silence, dans le risque qu'elle prend à douter de ceux qui

veulent la transformer en propagande. Peu importe donc si la voie pour parvenir à une harmonie avec le monde soit païenne, athée, déiste, mystique, soufie, ou taoïste. La littérature pourrait devenir un champ de mines explosif si elle se mettait à son tour à faire de sa grande aventure humaine qu'est le voyage de l'esprit, un lieu de la balkanisation des esprits. Ce que je refuse avec force. A cela je préfère l'errance spirituelle qui me semble plus salutaire parce qu'elle est rencontre avec l'autre, rencontre si nécessaire en ces jours pour déjouer les fondamentalismes de tout bord. Ecrire c'est parler en silence, c'est tenter d'apaiser l'exil de l'être. Toute parole vraie en littérature tente de répondre au mystère de ces questions fondamentales : la vie, l'amour, la mort. Et c'est parce que je ne trouve pas de réponses que j'écris.

* Communication au Colloque : " Les couleurs de l'esprit ", Cesenatico – Bologne, 21-22 octobre 2000.